Review

Author(s): Albert Feuillerat

Review by: Albert Feuillerat

Source: *The Modern Language Review*, Vol. 1, No. 4 (Jul., 1906), pp. 330-334

Published by: [Modern Humanities Research Association](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3713461>

Accessed: 12-12-2015 10:47 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Modern Humanities Research Association is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The Modern Language Review*.

<http://www.jstor.org>

REVIEWS.

John Lyly. By JOHN DOVER WILSON. Cambridge: Macmillan and Bowes, 1905. 8vo. vii + 148 pp.

'That examination [of Lyly's works] which I have now concluded is far too superficial in character to justify a psychological synthesis...this essay cannot claim to have exhausted the subject of the ways and means of Lyly's art';—tels sont les termes dont s'est servi l'auteur pour déterminer la valeur de ses efforts et apprécier les résultats de ses recherches. Et je ne saurais mieux faire que de répéter ces mots pour résumer à mon tour l'impression que j'ai gardée de la lecture de ce livre. Mr Wilson a du talent; il a aussi un bel enthousiasme et un goût littéraire très éveillé; ces qualités combinées lui ont fait entrevoir et attaquer les très nombreux problèmes qui restent à résoudre sur la vie et sur l'œuvre de Lyly; dans certain cas même, l'élan initial a été si fort qu'il a porté l'auteur jusques à deux doigts du triomphe. Mais il est rare qu'après nous avoir entraînés à sa suite, en quête de difficultés à vaincre, Mr Wilson ne nous brûle subitement la politesse, dès que le moment est venu de se colleter avec la difficulté enfin découverte. 'While Lyly's claims as a novelist are acknowledged on all hands,' fait-il observer avec une précision méticuleuse, pleine de promesses, 'I felt that a clear statement of his exact position in the history of our novel was still needed' (p. vi). Mais c'est en vain que l'on cherche dans le chapitre consacré au 'First English Novel' cette 'place exacte' de l'*Euphues*; et l'auteur, ce chapitre une fois terminé, s'aperçoit que 'to attempt to estimate Lyly's position as a novelist and as a prose writer is to chase the will-o'-the-wisp of theory over the morass of uncertainty' (p. 85). En abordant le théâtre, Mr Wilson est repris d'une ardeur nouvelle; il constate que les pièces ont une importance autrement grande que le roman: 'His plays ...greatly outweigh his novel both in aesthetic and historical importance' (p. 85). On espère que va suivre l'étude détaillée, complète et définitive qui, en effet, n'a pas encore été écrite sur les Comédies de Lyly: mais sur les 140 pages du livre, 46 seulement sont consacrées à une étude rapide du théâtre; encore devrait-on déduire de ce total 9 pages remplies par une esquisse du drame avant Lyly et quelques truismes sur les *moralités*. Pendant deux pages (102—3), l'auteur montre l'importance de l'allégorie dans la littérature élizabéthaine; et, ma foi, il le fait très bien; mais c'est pour arriver à cette conclusion

déconcertante que 'it is quite possible, however, to read and enjoy these plays without a suspicion of any inner meaning...the superficial interpretation of each play is all that need engage our attention and we shall content ourselves with briefly indicating the actual incident which it symbolises' (p. 104). Après cette déclaration de principe, rien n'est plus facile que d'escamoter le point le plus délicat et le plus difficile de la critique lylienne : l'explication de l'allégorie d'Endimion. Mr Wilson élude le problème d'un seul mot : 'The whole question is one of such obscurity and of so little importance from the point of view of my argument, that I shall not attempt to enter further into it' (p. 109).

Mais nulle part les défaillances de Mr Wilson ne sont plus regrettables que dans le cas de l'euphuisme. Ici encore, il a reconnu que 'no critic, in my opinion, has as yet solved the problem of origins with any claim to finality' (p. 21); il a été séduit par cette question, et, sous le coup de son enthousiasme, il a incontestablement avancé la résolution du problème. D'un bel élan, il a emporté d'assaut les deux positions importantes dont il faut être maître avant de conquérir la vérité. Il a tout d'abord porté un rude coup à la théorie Landmann-Guevara, en montrant que Berners écrivait euphuisme dès 1524, c'est-à-dire cinq ans avant la publication du *Libro Aureo*; que, par suite, l'euphuisme était en germe dans la langue anglaise et qu'il se serait vraisemblablement développé indépendamment de toute influence étrangère. Il a, en second lieu, réaffirmé cette vérité que l'on devait chercher les sources de ce parler dans l'humanisme. Arrivé à ce point, Mr Wilson n'avait qu'un très petit effort à faire pour atteindre à la solution désirée. S'il avait tant soit peu poussé ses recherches, il aurait acquis la preuve que tous les éléments constitutifs de l'euphuisme (antithèse, parallélisme, allitération et rime) se trouvent parfaitement développés, aux environs de 1510, dans More et dans Fisher, pour ne citer que les exemples les plus caractéristiques. Et enfin, il ne fallait pas se contenter d'affirmer, après tant d'autres, que l'euphuisme provenait de l'antiquité, il fallait aussi le prouver. Ici encore, quelques recherches complémentaires suffisaient. Si Mr Wilson avait interrogé les écrivains latins et grecs, il aurait découvert sans peine que l'antithèse, le parallélisme, la rime (soit à la fin, soit au commencement du mot, ce qui revient à dire l'allitération et la rime) et les jeux de mots sont les procédés de style qui caractérisent Gorgias et son école; et que ces procédés n'ont pas cessé d'être les marques distinctives de la prose artistique et ornée dans toute l'antiquité. On les trouve notamment dans Isocrate, Hérodote, Thucydide, Népos, Cicéron, Sénèque, Achilles Tatius, Apuleius &c. &c. Si l'on songe que Isocrate, Cicéron et Sénèque, les trois auteurs chez lesquels ces procédés apparaissent le plus fréquemment, sont précisément les auteurs qui sont le plus lus pendant la Renaissance, en Angleterre, comme dans le reste de l'Europe, bien des mystères s'éclaircissent: quoi de plus naturel que les écrivains anglais, le jour où ils éprouvèrent le besoin d'orner leur prose encore gauche, aient emprunté des procédés de style à leurs auteurs favoris, auxquels d'ailleurs ils étaient redevables de ce goût pour la prose ornée? Et si les euphuistes anglais offrent

certaines ressemblances avec Guevara, n'est-ce pas pour la simple raison que l'Espagnol et les Anglais étudiaient les mêmes modèles et qu'ils copiaient la même écriture ? Mr Wilson n'a pas voulu aller aussi loin ; il avait pris le bon chemin, mais il s'est arrêté au milieu de sa route et une fois de plus, en terminant son chapitre, il nous a fait entendre la note lasse et découragée : 'No history of its origin [the origin of euphuism] can be completely satisfactory : such questions must of necessity receive a speculative and tentative solution, for it is impossible to give them an exact answer which admits of no dispute' (p. 62). La chose n'est pas impossible avec un peu de méthode et de patience.

Ces échecs successifs ont probablement une cause unique : l'auteur ne semble pas avoir une connaissance suffisamment précise et étendue de l'époque élizabéthaine ; parfois même on se demande s'il a vraiment approfondi les plus élémentaires des questions lyliennes, celle de la biographie par exemple ; car, sans cette hypothèse, on ne s'explique guère le caractère de certaines erreurs que l'on est stupéfait de trouver sous la plume d'un spécialiste de Lyly. Je relève les plus importantes parmi ces erreurs :

p. 6. 'In 1576 we find him writing to his patron Burleigh.' La lettre est, non de 1576, mais du 16 mai 1574, ainsi que l'atteste l'annotation écrite par le secrétaire du Trésorier ; l'interprétation basée sur cette date de 1576 est donc de pure fantaisie.

p. 8. 'These letters show us that he was already connected with this office [of the Revels].' Les lettres à la Reine et à Cecil ne peuvent montrer rien de pareil. Nous connaissons les noms de tous les officiers des Revels pendant le règne d'Elizabeth ; on peut, en particulier, voir au Record Office toutes les nominations des différents Clerks Comptrollers, seule situation qu'on ait pu jusqu'ici attribuer à Lyly. En voici la liste : à Richard Leys avait succédé, en 1571, Edward Buggin (Record Off. Pat. Rolls, xiii Eliz. p. 6, m. 12) ; Buggin occupa le poste jusqu'en 1584, à laquelle date il fut remplacé par William Hunning (Pat. Rolls, xxvi Eliz. p. 13, m. 3). Au mois de juin 1596, Hunning donna sa démission et il eut pour successeur Edmund Pakenham (Pat. Rolls, xxxviii Eliz. p. 7, m. 35 and 36) qui resta en fonctions jusque sous le règne de James. Lyly, on peut donc l'affirmer, n'occupa jamais de poste dans les Revels.

p. 45. Mr Wilson a été fort intrigué de trouver dans Lyly, Watson et Kyd cette même idée que 'the soft droppes of rain pearce the hard marble' ; et il s'est demandé quelle pouvait bien être la source de cette idée. A la page suivante, assez illogiquement d'ailleurs, il semble s'appuyer sur une répétition semblable dans Barnefield pour prouver que l'auteur de l'*Affectionate Shepherd* doit être considéré comme un euphuiste. Cette phrase n'est nullement particulière aux euphuistes ; c'est au contraire un des lieux communs du jargon pétrarquiste. Pétrarque avait dit :

Vivo sol di speranza, rimembrando
Che poco umor già per continua prova
Consumar vidi marmi e pietre salde

(Sonn. ccxxvi. p. 372, ed. G. Mestica) ;

et de nombreux poètes anglais avaient repris l'idée; on la trouve dans Wyatt: *The Lover sendeth his Complaint*; dans un Anonyme de Tottel's Miscellany (ed. Chalmers, ii. 424); dans Whetstone: *Remembraunce* (p. 22, Gascoigne's *Steele Glass*, ed. Arber), &c. Pétrarque l'avait lui-même empruntée à l'antiquité, soit à Plutarque (*Educ. Puer.* c. 4), soit à Ovide (*Ars Am.* i. 475—6), soit à Lucrèce (i. 313).

p. 99. '*Campaspe* is one of the first dramas in our language with an historical background.' Parmi les titres des pièces jouées à la Cour avant celles de Lyly, j'en relève plusieurs qui prouvent que les sujets historiques n'étaient nullement inconnus: *Orestes*, *Effigia*, *Ajax* and *Vlisses*, *Quintus Fabius*, *Mutius Scevola*, *The foure sonnes of Fabyous*, *Scipio Africanus*, *Pompey*, *Timoclia at the siege of Thebes* (laquelle pourrait bien avoir servi de modèle pour *Campaspe*), &c. Mr Wilson ne tient jamais compte, dans ses appréciations, de ce théâtre de Cour. Ce théâtre est aujourd'hui perdu, mais il a existé et il était considérable (on jouait, en moyenne, dix pièces par an). Un critique soucieux de la vérité ne devrait jamais dire que 'true English comedy is not to be found' avant Lyly: nous n'en savons rien.

p. 100. *Campaspe* 'is a remote ancestor of *Hernani* and the XIXth century French theatre.' Il serait difficile d'imaginer deux auteurs dramatiques ayant moins de ressemblances que Lyly et Hugo.

p. 109. 'Mr Bond...is perhaps less convincing where he pairs *Endymion* with *Sidney*.' Bond n'a jamais dit une pareille absurdité.

p. 116. Mr Wilson considère que Lyly est l'auteur des chansons habituellement imprimées avec les pièces, 'since the omission in question is fully accounted for by the fact that they were probably written separately from the plays, and handed round amongst the boys together with the musical score.' Cette hypothèse explique, en effet, pourquoi les chansons n'ont pas été publiées dans les in-quarto; mais elle ne prouve nullement que les chansons imprimées par Blount aient été écrites par Lyly. Ce n'est pas avec de pareils arguments que l'on peut résoudre des questions aussi délicates que celle-là: les lecteurs de la *Modern Language Review*, qui ont conservé le souvenir de l'article si précis et si prudent de Mr Greg (je souscris entièrement à ses conclusions), seront de mon avis.

p. 129. 'In Lyly's day drama had not yet been differentiated from masque.' Il doit y avoir là une erreur de rédaction.

p. 133. 'We can see him [Lyly]...seriously announcing to a convulsed assembly his intention of applying for a fellowship...and proposing that the house should go into committee for the purpose of concocting the now famous letter to Burleigh.' Une pareille interprétation de cette lettre pourrait trouver place dans un roman: on s'étonne de la rencontrer dans un livre de critique.

p. 134. Mr Wilson suppose que Lyly quitta le service de De Vere en 1585 'after a sharp quarrel.' Il n'existe pas le moindre document qui permette de supposer que Lyly se querella jamais avec son maître. J'avais tout d'abord pensé que Mr Wilson interprétait ainsi la lettre de 1582; mais il ne peut s'agir de cette lettre, car l'auteur dit ailleurs

(p. 7): 'We have every reason for believing that Lyly was still his secretary...in 1584.' D'ailleurs, il est certain que, en 1587, Lyly était encore au service de De Vere, car, dans un document, daté 10 mai 1587, conservé au Record Office (Close Rolls, 29 Eliz. p. 24), John Lyly est désigné sous le titre de 'servaunte to the righte honorable the Earle of Oxenforde.'

Je passe sous silence plusieurs cas, où Mr Wilson a endossé des hypothèses émises par ses prédécesseurs, sans même en vérifier la possibilité, bien qu'il se serve à tout instant de ces hypothèses pour étayer ses jugements.

Malgré ces imperfections, et bien qu'il soit, dans la plupart des cas, en retard sur les travaux de Mr Bond, ce livre ne sera pas inutile. C'est en somme la première étude d'ensemble sur Lyly, et cela même constitue une étape dans la critique lylienne. En ce qui touche à l'Euphuisme, Mr Wilson peut être fier d'avoir préparé la route pour les études qui suivront. Enfin, si la méthode et le fond donnent prise à la sévérité, je suis heureux de dire combien, au contraire, la forme mérite tous les éloges: Mr Wilson possède le style ardent et coloré auquel se reconnaissent infailliblement ceux qui sont appelés à se distinguer en littérature et je ne serais pas étonné si, un jour, il atteignait à une place très honorable dans la critique élizabéthaine.

ALBERT FEUILLERAT.

On Ten Plays of Shakespeare. By STOPFORD A. BROOKE. London: Constable, 1905. 8vo. 318 pp.

A second title of Mr Stopford Brooke's book is 'Lectures on Shakespeare,' and we opine that it was as lectures that the criticisms now published were written. Additions may have been made to them, but they still bear their birthmark. As lectures, they were no doubt charming: as criticisms to be read, they are sometimes unsatisfying. Writing them as lectures, Mr Brooke would seem to have determined to restrict himself closely to Shakespeare's text, and say as little as possible upon the relation which a particular play might bear to some preceding work. And, no doubt, for the immediate purpose this was best. But when we read these lectures at leisure, we feel it to be a defect in Mr Brooke that he shows a play almost solely as a finished work, never in the process of being fashioned by the artist's hand from the stubborn marble. We need only refer to Mr Brooke's treatment of *Richard III* as a thing in itself, without regard to the previous existence of Greek tragedy, of a Machiavelli or a Marlowe, and to his treatment of Ariel as a creation of Shakespeare's brain without any reference to Strachey's account of the wreck of the 'Sea-venture' when 'Sir George Summers being upon the watch had an apparition of a little round light, like a faint star, trembling and streaming along with a sparkling blaze, half the height upon the main-mast, and shooting sometimes from shroud to shroud.' The oddest example of Mr Brooke's unhistorical